

La télévision avant la télévision

Yves Laberge

Number 68, Winter 2002

N'ajustez pas votre appareil! Le petit écran a 50 ans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8176ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laberge, Y. (2002). La télévision avant la télévision. *Cap-aux-Diamants*, (68), 10–12.

Ouverture de CBLT (Toronto), le 8 septembre 1952. De gauche à droite, Fergus Mutrie, J.J. McCann, Davidson Dunton, premier président à plein temps de Radio-Canada, Ernie Bushnell. (Archives nationales du film, de la télévision et de l'enregistrement).



La télévision avant la télévision

PAR YVES LABERGE

L'inauguration de la première station de télévision au Canada, le 6 septembre 1952, à Montréal, marque pour plusieurs le véritable début de l'histoire de la télévision canadienne. Sans être totalement fautive, cette affirmation n'est pas tout à fait exacte. C'est en effet lors de cette cérémonie que la Société Radio-Canada amorçait officiellement sa programmation télévisuelle – bilingue – grâce à son expertise déjà reconnue dans le domaine de la radio. La station se nomme CBFT-TV, acronyme signifiant Canadian Broadcasting French Television. Il faut toutefois rappeler les circonstances ayant précédé cet événement pour réaliser que les Montréalais n'ont pas tous acheté leur téléviseur la veille du 6 septembre, et que les premiers essais de télédiffusion ne remontent pas uniquement au mois d'août 1952.

Plusieurs institutions du Canada – et même des États-Unis – avaient eu (durant les années 1940) des projets visant à implanter un réseau de télévision canadienne, selon des modèles très différents. D'autres organismes connexes – du Canadian Pacific au National Film Board (NFB) de l'époque – auraient voulu piloter cette aventure,

mais les autorités gouvernementales fédérales en avaient décidé autrement. En fait, tout comme le National Film Board avait été mis sur pied par une équipe venue d'Angleterre (autour du cinéaste britannique John Grierson), le gouvernement de Louis Saint-Laurent a opté pour un projet de télévision canadienne calqué en bonne partie sur le modèle britannique (la BBC), afin de préserver le Canada de la trop grande influence des États-Unis.

DES DÉBUTS TARDIFS

La télédiffusion nationale apparaît relativement tard au Canada; en plus des États-Unis, une douzaine de pays l'ont précédé, dont l'Angleterre, la France, l'Allemagne de l'Ouest, les Pays-Bas, mais aussi des États pauvres comme le Mexique et le Brésil. Au moment de la télédiffusion des premières émissions de Radio-Canada, à Montréal, les foyers canadiens comptaient déjà plusieurs milliers de téléviseurs. En raison de leur position géographique, beaucoup de résidents des régions limitrophes des États voisins réussissaient à capter les émissions en provenance des grandes villes des États-Unis, par exemple en Estrie, au sud de Montréal, au sud de l'Ontario et dans les régions frontalières de certaines provinces

de l'Ouest. De ce fait, la date initiale des débuts de la télévision au Canada est assez arbitraire, si on pense aux nombreux essais qui ont eu lieu à Montréal dès 1939 et durant les années 1940, sans compter la fréquentation des émissions provenant des États-Unis. En réalité, nous assistons, en 2002, aux célébrations des débuts de la télédiffusion au Canada, ce qui en soi constitue un phénomène important.

QUE S'EST-IL PASSÉ ENSUITE?

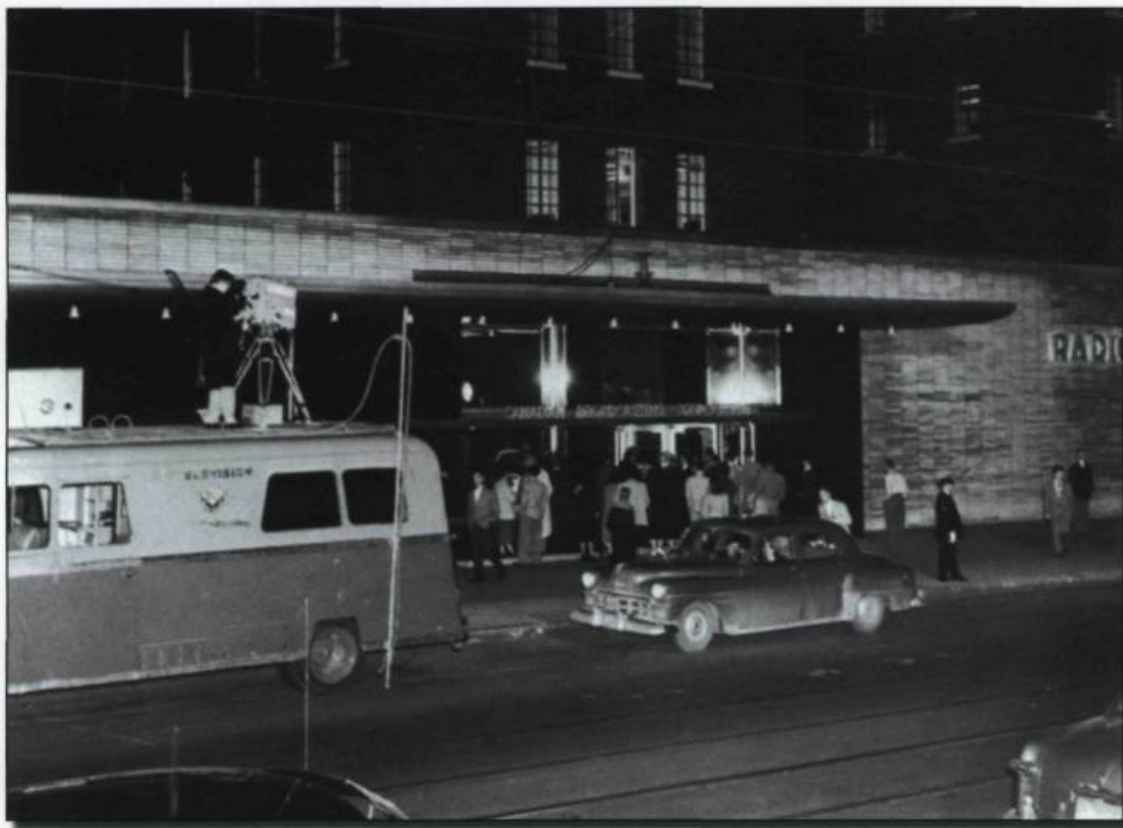
Lors de l'avènement de la télédiffusion au Canada, la Société Radio-Canada était en conflit avec les chaînes américaines NBC et CBS, qui exigeaient une ristourne astronomique de 70 % des revenus publicitaires réalisés lors de la télédiffusion de leurs émissions sur le réseau de Radio-Canada. Les États-Unis ont alors menacé de boycotter le marché canadien si les télédiffuseurs canadiens n'acceptaient pas leurs conditions non négociables. En réalité, les conséquences de cette mésentente ont été salutaires pour les Canadiens : Radio-Canada a créé des émissions avec des artistes et des animateurs canadiens; il a télédiffusé la dernière moitié de certaines joutes de hockey (au lieu du projet initial de retransmissions de parties de baseball mettant en scène des équipes des États-Unis). Devant le succès obtenu par les émissions canadiennes durant ce boycottage, les dirigeants

américains ont accepté de revoir à la baisse leurs conditions de droits dérivés et plusieurs de leurs émissions ont pu être transmises au Canada, sans jamais être traduites en français comme elles le sont aujourd'hui sur Musimax, qui a récemment rediffusé le *Ed Sullivan Show* dans des versions remontées et abrégées, avec des sous-titres français.

Comme on peut l'entendre dans le documentaire de l'Office national du film consacré à l'histoire de la télévision canadienne intitulé *Magic Time* (dont il n'existe curieusement aucune version française), c'est contre toute attente au Québec que l'identité canadienne s'est le mieux épanouie, avec une programmation résolument distincte de celle des États-Unis. Les émissions de variétés, d'affaires publiques, et les nombreux téléromans en sont un exemple éloquent, une formule unique et durable, car au lieu de se cantonner dans un seul genre, les téléromans sont tout à tour humoristiques, dramatiques, sentimentaux, historiques.

ET APRÈS?

L'histoire récente de la télévision canadienne est assez bien connue : l'arrivée de la télévision privée (Télé-Métropole, l'ancêtre de TVA, et le réseau anglais CTV, puis plus tard les réseaux TQS et Global), sans



■ C'est le 6 septembre 1952 que sont inaugurés les studios de télévision de Radio-Canada, boulevard Dorchester, à Montréal. (Archives nationales du Canada).

oublier la création de nouveaux réseaux publics comme Télé-Québec et TV-Ontario. L'avènement du câble, d'abord destiné à acheminer les émissions canadiennes dans les secteurs éloignés des grands centres, bouleverse nos habitudes de fréquentation de la télévision, augmente le temps que nous consacrons au petit écran et provoque une ouverture sinon sur le monde, du moins sur les États-Unis. Il faut attendre l'avènement du Canal 99, l'ancêtre de TV5, pour goûter à une chaîne multiculturelle qui rehausse nos critères de qualité en matière de contenus et nous conduit sur d'autres continents.

Durant les années 1980, les chaînes se sont multipliées jusqu'à l'apparition de la télévision payante et de canaux spécialisés, sans oublier les stations communautaires dont le rôle et la portée sont considérables et trop facilement négligés. Les contenus, la visibilité et les modes de financement ont énormément varié d'une station à l'autre. De plus, certaines chaînes payantes (comme Canal D) ont réussi à contourner le système en obtenant des licences sous promesse de ne pas diffuser de publicité; mais après quelques mois d'existence, celles-ci revenaient à la charge en demandant la permission de se financer à la fois par les revenus publicitaires et par les abonnements, pratique qui n'aurait jamais été acceptée d'emblée par le CRTC.

Aujourd'hui, malgré une apparente diversité de chaînes et de réseaux, nous assistons à

une centralisation inquiétante. La proportion d'émissions traitant de la vie locale est à son plus bas. Les maigres productions régionales doivent couvrir des champs d'intérêt nationaux, ou sont condamnées à n'être diffusées que dans leur secteur. Dans l'Ouest canadien, les réseaux de câble donnent la préférence aux chaînes spécialisées des États-Unis et négligent les réseaux francophones privés de l'est du Canada. De plus, les principaux centres de production canadiens sont centralisés dans trois ou quatre villes et ce, pour tous les principaux réseaux. Contrairement à l'Allemagne fédérale qui a adopté un modèle décentralisé d'une grande richesse, la production télévisuelle canadienne s'est paradoxalement structurée autour de quelques centres devant servir de si vastes régions. Le prétexte de l'internationalisation laisse dans l'oubli la vie régionale sur les chaînes généralistes. Les défis de la télévision de demain sont énormes, mais un regard sur les modèles d'autrefois nous permet de constater que la création télévisuelle a souvent eu de nombreux visages, que ces formules ont rempli leur mission et que les auditoires y ont été fidèles. À l'heure de la mondialisation, c'est au cœur de nous-mêmes que nous devons trouver l'essence de notre identité nationale. ♦

Yves Laberge détient un doctorat en sociologie des médias.

Des personnages comme il n'en existe nulle part ailleurs dans le monde : *La Famille Plouffe*. (Archives nationales du Canada).

